

« **C**e que j'ai vécu en Centrafrique ? J'en ai peu parlé avec ma famille, je n'ai pas eu envie de les tracasser avec ça. – Moi c'est l'inverse, j'ai tout dit. Je pense qu'il faut que les gens sachent ce qu'on fait. »

Benoît, sergent ; Vianney, lieutenant.

Depuis trente ans, des dizaines de milliers de Français se battent dans des guerres du bout du monde. Les paroles de soldats recueillies dans ce livre nous font entendre les voix d'hommes et de femmes, de grands chefs et de soldats, d'infirmière et de psychologue qui parlent de guerre urbaine, d'embuscades, d'attentats suicides. Des récits bouleversants qui nous plongent dans la brutalité des conflits et font vivre en direct l'adrénaline, le stress et l'angoisse de combats dont on ne sort jamais indemne.

*Hubert le Roux est officier supérieur d'active. Il a été chargé du recrutement des sous-officiers et hommes du rang de l'armée de Terre. Il est l'auteur d'une biographie de Jean Lartéguy (Tallandier, 2013).*

*Antoine Sabbagh est historien et éditeur. Il a enseigné à l'université Paris-3 (Sorbonne Nouvelle) et à Columbia University (programme parisien).*

« **Une stèle gravée avec les propres mots de nos hommes.** »

*Le Figaro Magazine*

« **Des paroles vraies, dures parfois, émouvantes toujours.** »

*Le Figaro Histoire*

ISBN : 979-10-210-3124-1



9 791021 031241

www.tallandier.com  
Couverture : Afghanistan, septembre 2010.  
© AFP Photo/Joël Saget.

Imprimé en France 02.2018

11€

HUBERT LE ROUX  
ANTOINE SABBAGH

TEXTO

La Guerre en face  
Paroles de soldats

TEXTO



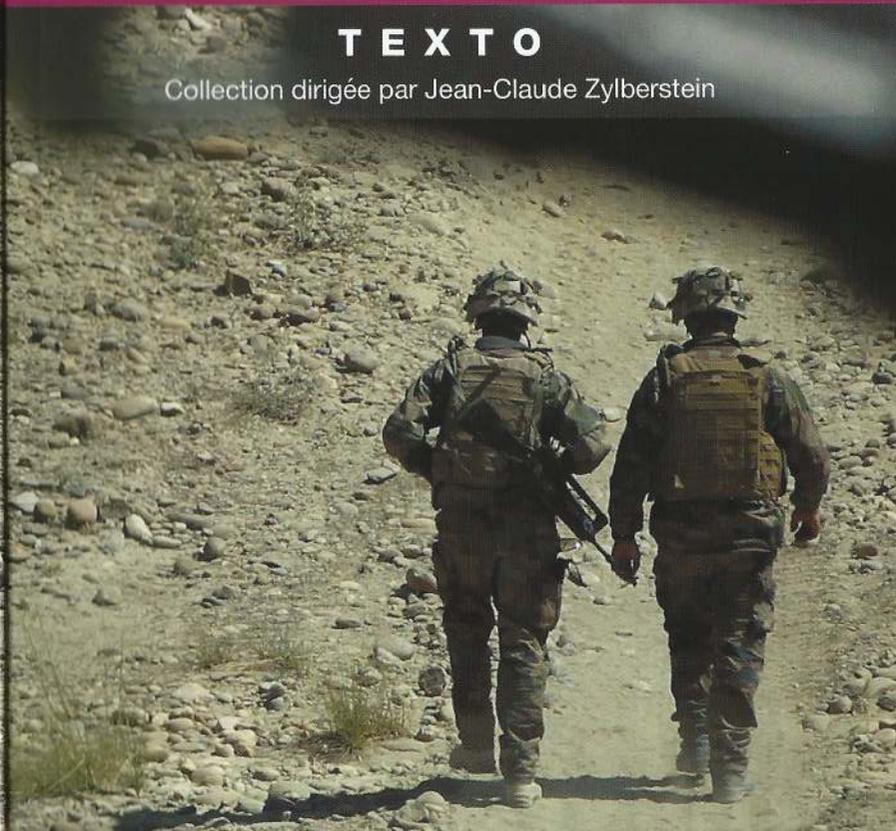
HUBERT LE ROUX  
ANTOINE SABBAGH

# La Guerre en face

## Paroles de soldats

TEXTO

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



Réfugiés, juin 1994

*Henri, vingt-huit ans, capitaine*

Je me souviens que c'était un lundi matin, vers le mois de mai, je crois. Aux couleurs, le chef de corps dit : « Telle compagnie va à tel endroit, en France, la compagnie du capitaine Henri sera mercredi au Zaïre, pour franchir et se retrouver quelque jours après au Rwanda. » Là, j'ai senti le poids du regard de mes hommes : « Le capitaine nous a pas dit... »

En fait, je l'apprenais comme eux. On savait ce qui s'y passait parce qu'on avait la télévision, c'était pas les bandeaux continus, mais presque, qui expliquaient... On voyait des massacres, à la machette, avec des morceaux de bois et des clous... Dès qu'on nous avait dit le Rwanda, on se doutait qu'on allait être dans cet environnement-là... On apprend ça le matin, on part dans la semaine. Les véhicules embarquent à Istres, direction Bangui en RCA<sup>1</sup>. Moi et mes hommes, on est partis par Libreville par Air France, ensuite on a fait Goma au Zaïre, et là j'ai attendu mes véhicules. On a été accueillis par un petit lieutenant-colonel, vieux, cheveux blancs, de la logistique, qui était tout seul sur la piste. J'ai vu personne, pas d'autres militaires, je sais pas ce qu'il foutait là. Il m'a dit : « Vous faites partie des premiers. » En fait les forces spéciales étaient déjà arrivées depuis quelques

---

1. RCA : République centrafricaine.

jours et avaient déjà passé la frontière. « Bon, vous allez vous installer là. Vous attendez avec vos soldats, vous attendez vos véhicules, vos munitions et tout. » Il m'a installé en bout de piste, dans une cuvette où il y avait un avion qui était en épave. On n'était pas loin de deux cents en tout.

Pendant trois jours on a attendu. Démontage et remontage de l'armement, on fait un peu le tour de la zone pour pas être surpris. Le matériel est arrivé trois ou quatre jours après, des norias d'avions, des Antonov 124. Et puis, je sais pas d'où c'est arrivé, j'ai eu une petite jeep, une P4, et un véhicule léger et on nous a offert une mission de reconnaissance de l'autre côté de la frontière, au Rwanda. Ma mission ? Ce que je vais faire exactement ?... Je sais que je vais me mettre sous les ordres de quelqu'un, je suis projeté à un endroit et on me donnera mes ordres à ce moment-là. Je passe de l'autre côté de la frontière, pas très loin, juste une dizaine de kilomètres. Ce jour-là, il y avait de la grêle ! J'ai jamais vu des grêlons aussi gros. Ça a cassé le pare-brise ! Et puis je vois quelques Rwandais, ils sont pas hostiles. Je reviens. Peu après, ma mission se clarifie. Pendant quinze jours, je suis près d'un camp, presque à la frontière. On croise les gars du COS<sup>1</sup>, les forces spéciales. Dans le camp il y a entre huit mille et dix mille Tutsis. Ce sont des Tutsis qui ont échappé au massacre. Les forces spéciales nous disent : « C'est ces gens-là qui ont survécu, les autres ont été tués, donc nous on les protège. On recherche s'il y a d'autres gens à sauver, et vous, vous recevrez des ordres particuliers une fois que vous aurez tous vos hommes. »

On s'installe donc dans le camp, enfin, pas dans le camp, à côté du camp. J'y tiens, parce qu'on n'est jamais vraiment entrés dans le camp. Une ou deux fois c'est tout, au début. Je voulais préserver mes hommes. Je

1. Commandement des opérations spéciales.

voulais pas qu'on soit au contact de la population, parce que c'est une masse, une foule. Et puis il y avait les ONG qui étaient là, quelques ONG qui distribuaient de la nourriture. Ils avaient pas besoin de nous, en fait. Ils avaient besoin de nous pour la sécurité. On avait quelques baraquements qui avaient pas d'électricité, mais c'était à l'abri du vent et de la chaleur, c'était sur une colline. Il y a beaucoup de collines là-bas.

La sécurité, on a dit, on va la faire à l'extérieur. À l'intérieur, c'est eux qui la font. On a fait des règles assez simples. Et en fait, rapidement, on m'a donné une zone d'action très très vaste, une centaine de kilomètres sur plusieurs dizaines. À un moment donné, j'avais des gars qui étaient très éloignés. On m'a aussi demandé d'aller au Nord. Là, avec nos mecs, on a pas arrêté de sillonner toutes les pistes possibles et on notait toutes celles où ils étaient passés pour pas y repasser une deuxième fois et surtout pour identifier les endroits où on était pas passés. On a fait beaucoup, beaucoup, beaucoup de kilomètres. On a rencontré beaucoup de gens. On a rencontré des gens qui étaient apeurés, qui étaient cachés, qu'il a fallu rassurer. On les emmenait pas en fait, parce que l'idée c'était pas de créer des camps de réfugiés, l'idée c'était de leur dire que le sang avait trop coulé et qu'il fallait ranger les machettes. Parmi ces gens, il y avait des Hutus modérés. Les Hutus modérés, ils vivaient en bonne entente avec les Tutsis mais les Interahamwés avaient fait pression sur eux pour qu'ils tuent des Tutsis. Parfois, on est intervenus sur des débuts d'exactions, là on maîtrisait les gens. Moi perso, j'ai pas assisté, mais d'autres chefs de détachement ont vu ça : des gars en train de courir après des femmes, des enfants... Mais c'était quoi ? Des affaires de droit commun ? Des affaires familiales ? Nous, on chopait les gars. Certains étaient armés, mais la machette là-bas, c'est comme en Centrafrique actuellement, c'est l'outil pour tout, c'est le couteau

suisse qu'on a dans la poche, pour couper le régime de bananes, pour tuer le serpent, pour se défendre. Dans ces cas-là on les maîtrisait. On est tombés aussi sur des gens en armes, on a fait aussi des fouilles préventives dans les villages, on a récupéré des grenades et tout. Une nuit, là par exemple j'y étais, il y avait un prêtre et des religieuses qui étaient en danger. La nuit précédente, les gens étaient venus pour les menacer de les tuer, ils s'étaient enfermés, ils avaient réussi à nous prévenir. On y est allés de nuit, en s'infiltrant au plus près. Quand on a vu qu'il y avait pas de méchants autour, on est rentrés chercher le prêtre, les sœurs, on les a embarqués, on les a exfiltrés. Ce prêtre, il a eu une drôle de réaction parce qu'il voulait qu'on emmène son frigo, ses meubles... On lui a expliqué qu'on pouvait pas. Voilà. En fait, ce genre de choses, ça se fait très vite. Parfois c'est la rumeur, parfois on nous envoie sur des fausses pistes. Nous, le but c'est pas de courir après la rumeur, c'est d'aller sauver des gens. Mais on peut pas sauver tout le monde. C'est comme deux enfants qui se disputent, on cherche pas à savoir qui a raison, qui a tort, on les met chacun au fond du ring, voilà...

Au départ, on n'avait pas de carte du Rwanda. Je suis parti avec des photocopies de l'atlas de ma femme, format entre l'A4 et l'A3... Après, il y avait aussi les panneaux. Au bout d'un mois, les Belges ont donné la matrice des cartes. On a fait nous-mêmes nos cartes. Petit à petit, on a eu les cartes, on pouvait renseigner quelque chose. On avait des gens du renseignement qui analysaient, peut-être pas les écoutes, qui nous disaient : là il y a eu des exactions, ou : là il pourrait y avoir des exactions. Les mecs en reconnaissance se déplaçaient en véhicule ou à pied. On avait en tout entre vingt-cinq et trente véhicules.

Et puis y a eu une bascule. Devant l'avancée du FPR, Les chefs hutus ont dit : « On fait terre brûlée, et on

bascule au Zaïre. » Des réfugiés sont arrivés de l'est, des Hutus. C'était la fuite, des colonnes de réfugiés avec leurs baluchons, essentiellement des femmes et des enfants, quelques hommes, des vieillards. Un jour j'étais en jeep, on remontait depuis un bon moment des colonnes sans fin qui se dirigeaient vers la frontière. À la sortie d'un virage, plus rien, la colonne finissait là. Et puis plus loin, au beau milieu de la route, je vois un petit enfant, tout seul, qui hurlait, hurlait, un enfant de quatre ans... je continue et là je sais pas, je dis non ! Je regarde mon conducteur et je fais demi-tour. On a récupéré l'enfant. Franchement quand je suis arrivé et que je l'ai pris, il a hurlé encore davantage. J'ai rattrapé la colonne. Elle était loin. Une femme a fini par reconnaître les cris de son enfant. Je lui ai mis dans les bras, en lui disant : « Tu le gardes ! » Les gens se déplaçaient, abandonnaient leurs parents. C'était chacun pour soi. Il en avait qui avaient pris un coup de fusil. Ils avaient plus de gueule, ils avaient la langue qui pendait...

Au sud, le long de la frontière avec le Burundi, il y avait en permanence un flot de réfugiés, dans les deux sens, vers le Burundi et vers le Rwanda et une petite ville qui s'appelait Muganza, je crois. J'y étais passé, les gens étaient là. Il y avait rien d'anormal. Pour moi, dans ma tête, j'avais coché, on sentait qu'il n'y avait pas eu de charniers ou, en tout cas, c'était pas visible et il y avait une petite vie qui existait. Et puis, une nuit où on était rentrés exténués, je suis convoqué par mon colonel qui me dit : « Écoute, Henri, je suis bien emmerdé, Muganza ça va mal, il paraît que ça pète de partout, on va aller voir là-bas... » Mes hommes étaient rincés, en véhicule toute la journée, et puis les patrouilles à pied... ça monte, ça descend, ça faisait trois bonnes semaines qu'on était là. Je dis : « Ok, je vais y aller aussi, pour pas que les mecs s'endorment au volant. » La situation, on la sentait pas. Je suis arrivé

là-bas, on s'est mis sur une colline, à l'extérieur de la ville, on a mis les moyens thermiques en marche et on a vu qu'il y avait des gens avec des Kalachnikovs. Il y avait une dizaine de gars, ils étaient par groupes de trois qui étaient entre guillemets en faction. On s'est infiltrés jusqu'à eux, ils ont été sidérés. On les a cravatés, on leur a cassé la gueule, on les a mis contre le sol et on a piqué leurs armes. On a patrouillé dans la ville. Il y avait plus personne. On est rentrés dans les édifices publics, tout était cassé. La population avait fui dans une sorte de rizière qui était à côté. C'était un certain Yussuf qui agitait ces gens-là. Dans les camps que j'avais vus, il y avait huit mille à dix mille Tutsis, mais il y en avait autant qui avaient été *a priori* massacrés par le fameux Yussuf. À un moment donné, j'ai su où était sa maison. Je me suis dit : lui maintenant, ça suffit ! On va entrer dans sa maison. On est partis avec quelques sous-officiers en nombre limité pour éviter les tirs fratricides et puis j'ai voulu entrer dans la maison. Au dernier moment, juste derrière la porte, j'ai dit non, ça vaut pas la peine. De quel droit je fais ça ? Donc là, je maintiens mon dispositif autour de la ville. Un matin je reviens et là, je vois un petit pick-up arriver vers moi. Je reconnais le conducteur, j'avais vu des photos de lui, c'était Yussuf. J'avais un pistolet et un Famas<sup>1</sup>. Je prends mon Famas, je l'arme et... là non plus, je ne tire pas... J'aurais pu faire justice. J'ai eu un sentiment de vouloir faire justice moi-même. Ça va très vite dans votre tête. Mes règles, c'est légitime défense élargie. On se pose plein de questions : je vais abattre quelqu'un qui ne m'a pas tiré dessus, qui a commandité des meurtres, mais je suis pas un tribunal. Il m'a vu, il a eu peur aussi. C'était peut-être pas Yussuf mais un brave mec, j'en sais rien. En tout cas, il lui ressemblait

1. Fusil d'assaut français.

fortement. On a essayé de le poursuivre dans la rizière, on l'a jamais attrapé.

Je suis resté au Rwanda deux mois et demi, c'était la première fois qu'on voyait des trucs pareils, mais en même temps c'était ma plus belle mission, parce qu'on a eu l'impression de sauver les gens. Je sais que les camarades des forces spéciales sont tombés dans des endroits où les premiers qui étaient morts c'était les enfants, ensuite les femmes, ensuite les hommes, parce que les enfants couraient moins vite. Nous, on est allés dans des endroits où on est arrivés AVANT les Interahamwés et on est tombés sur les Interahamwés. Ils étaient armés, on les a menacés et on les a désarmés. Ceux qui comprenaient pas, on leur a flanqué une raclée. Quelqu'un qui se débat et qui comprend pas, vous le collez contre un mur, vous le collez au sol, et voilà. Après, on s'acharne pas sur lui à donner des coups. Le gars, vous prenez l'ascendant sur lui, mais c'est pour pas arriver à un acte extrême. Dans ces cas-là, le taux d'adrénaline monte très vite et il faut des chefs qui disent : Ok, c'est bon. Une fois qu'il est désarmé, c'est bon. Je ne sais pas si on a empêché un massacre à Muganza, j'en sais rien, parce qu'ils étaient tous partis. En revanche, je suis arrivé dans une autre ville qui s'appelait Rwamatumu. Là, il y avait eu des mouvements de foule, des exécutions, des gens qui avaient été retrouvés avec des balles dans la tête. Les gens étaient fous et on savait pas ce qui se passait. J'arrive, j'appelle mes gens à la radio, je leur donne rendez-vous près de la ville : « On va rétablir l'ordre. » La ville est sens dessus dessous, mais j'en sais pas plus. Je me mets sur une hauteur, je vois des mouvements de gens, ça hurle... J'appelle mes gars. Il faut faire un genre de tâche qui se répand dans la ville, contrôler les carrefours les uns après les autres. Si jamais il y a des salopards, les attraper. S'ils nous tirent dessus, les tuer. C'est aussi simple que ça. Plusieurs solutions : entourer

complètement la ville et resserrer progressivement vers l'intérieur... mais pour ça, on n'est pas assez nombreux. Progresser le long de deux axes et se rejoindre. J'ai deux groupes, là, je dis à mes gars d'aller dans l'autre sens et sur mon ordre seulement, de revenir vers moi. Les autres et moi on va avancer dans les véhicules... Partir à droite, partir à gauche, dans les rues. Je descends, je me mets au milieu de la rue. J'ai dit à mes hommes, je veux que vous maîtrisiez le feu. Vous tirez en dernière extrémité. Parce qu'on sait plus. Il y a pas d'ennemi. Encore une fois, c'est qui l'ennemi ? Ça s'est fait comme à la parade. On descend, les gens nous voient, prennent peur. À un moment, on arrive à un carrefour central, l'autre section arrive en face. On tombe sur les gens qui étaient en train de faire des exactions, des règlements de comptes, à la Kalachnikov. On a chopé des gens qui avaient tué, ouais, quatre, cinq personnes juste avant. On les a désarmés et puis nous on est tombés sur des gars qui avaient pris des coups de machette, qui étaient morts. Je suis pas sûr que c'était ethnique. Parce que là, il n'y avait plus de règle, plus d'État, plus de préfet, plus de gendarme. Chacun pour soi ! On en profite pour régler ses comptes, voler ce qu'on convoitait peut-être depuis des mois.

Pour reprendre le contrôle de la ville, ça a pris une heure et demie. Après, il fallait y rester. On a laissé un petit détachement. On a créé une prison tenue par les Rwandais, parce que nous on n'avait pas le droit. Mais fallait voir la gueule de la prison... On a essayé de réinstaurer un « souffle de vie de société »... Parce que, dans le village, il doit y avoir quelqu'un qui a une autorité, il y a quelqu'un qui fait la loi, qui s'occupe de la nourriture, de l'eau. Tout ça, ça avait disparu. On a mis en place des préfets, on a réarmé des gendarmes. Mais on savait que notre action était limitée en temps.

Le FPR n'était pas encore là, mais les milices du FPR tutsi allaient arriver.

À un moment donné, c'était vers la fin, il a fallu organiser cela, pour préparer un sorte d'« alternance », avant que la Minuar, essentiellement des Éthiopiens, nous remplace. C'était à Rwamatumu dans un stade. Il y avait plein de miliciens tutsis, peut-être trois fois plus que nous ! Quatre ministres du FPR, dont une femme, étaient venus pour dire aux notables et à la population qu'il ne fallait pas avoir peur. Nous, on craignait l'attentat. Ce qui était terrible, c'est que les gens nous disaient : « Ne nous abandonnez pas. » Les gens qui étaient là, c'était des Tutsis, des Hutus modérés. Après notre départ, et pas seulement à Rwamatumu, les gens qu'on avait remis en place, ceux qu'on appelait maintenant les collaborateurs des Français, on nous a dit qu'ils avaient été tués au coupe-coupe. Tous ceux qui avaient collaboré avec les Français. Et ça, ouais, je savais que c'était un risque. Parce que l'histoire de France me l'avait expliqué. Hélie de Saint-Marc a raconté ce qui s'était passé en Indochine, donc ça, nous on le savait et les gens là-bas le savaient aussi. Mais je n'ai pas eu de sentiment d'abandon. Ces gens, je m'étais pas attaché à eux. Ma mission, je l'avais faite dans un cadre espace-temps donné, le mieux que je pouvais. Le seul qui a craqué dans mon unité, c'est le médecin, quand on est partis. Parce qu'il était au cœur de la misère et il savait qu'on abandonnait les gens. Quand je suis revenu en France, des journalistes nous ont posé des questions sur la mission, on a répondu par une phrase banale : « Satisfaction du devoir accompli. » Mais ça a été une belle mission. Le soldat français, contrairement à ce qu'on peut croire parfois, il a un grand cœur. On a fait des kilomètres et des kilomètres à pied, dans la latérite ou en véhicule pour chercher des femmes, des enfants. On a tiré sur des gens qui nous avaient accrochés, on en

a blessé quelques-uns, mais ce n'était pas une mission de combat.

Et puis là, tout récemment, je vois qu'on vient nous chercher des poux : on découvre qu'il y a des femmes qui ont dit que des hommes les avaient violées dans les camps. Qu'ils avaient fait des viols de masse. Des jeunes femmes. Elles ont porté plainte dix-sept ans après. Moi, c'est la première fois que j'entends parler de cela. Je pense que les soldats se sont bien comportés. D'abord parce qu'ils étaient commandés, ensuite, honnêtement, on n'était pas dans les camps. On est intervenus une fois au début, pour voir ce que c'était, et une ou deux fois à l'intérieur parce qu'il y avait des gens qui s'étaient infiltrés, qui voulaient tuer les gens à la machette. Et donc voilà, de nuit, on est intervenus, on a chopé les mecs... mais autrement, on n'est jamais allés dans les camps. En plus, les gars tournaient, c'était jamais les mêmes, ils étaient tellement fatigués... Et puis mes hommes, ils savent se comporter. À Sarajevo, il y avait pas de femmes pendant six mois, il y avait pas de bordel, il y avait rien, ils savent se tenir. Et on nous sort cette affaire-là ?

Les gens mis en cause ? Il y a pas de noms. Est-ce que c'est un coup de désinformation ? J'en sais rien, je veux pas entrer dans ce débat-là, mais je trouve que c'est quand même fort de café, ces choses-là. Après, ça peut donner des doutes. On se dit, merde, j'ai peut-être loupé des choses, un comportement individuel peut-être ? Mais honnêtement, j'ai trouvé ça tellement gros que... Au début, bon voilà, vous vous dites que vous avez rien à vous reprocher, après... La façon dont c'est présenté, c'est que c'était quelque chose de systématique. Il y avait des gens qui venaient consommer, qui venaient chercher des filles, bon voilà, ces choses-là... Jusqu'en 2011, je n'en ai jamais entendu parler. Je suis tombé des nues parce que les gars étaient pas seuls, parce qu'ils étaient commandés, parce que malgré nos exigences assez

dures on est toujours dans l'humanité dans tout. À part que vous avez toujours le doute. Vous vous dites : mais merde, peut-être un ? Et à partir de là, ils ont brodé, ils ont sorti ça dix-sept ans après ! Mais, même un ? Je ne peux pas le croire...

*École militaire, 14 janvier 2014*